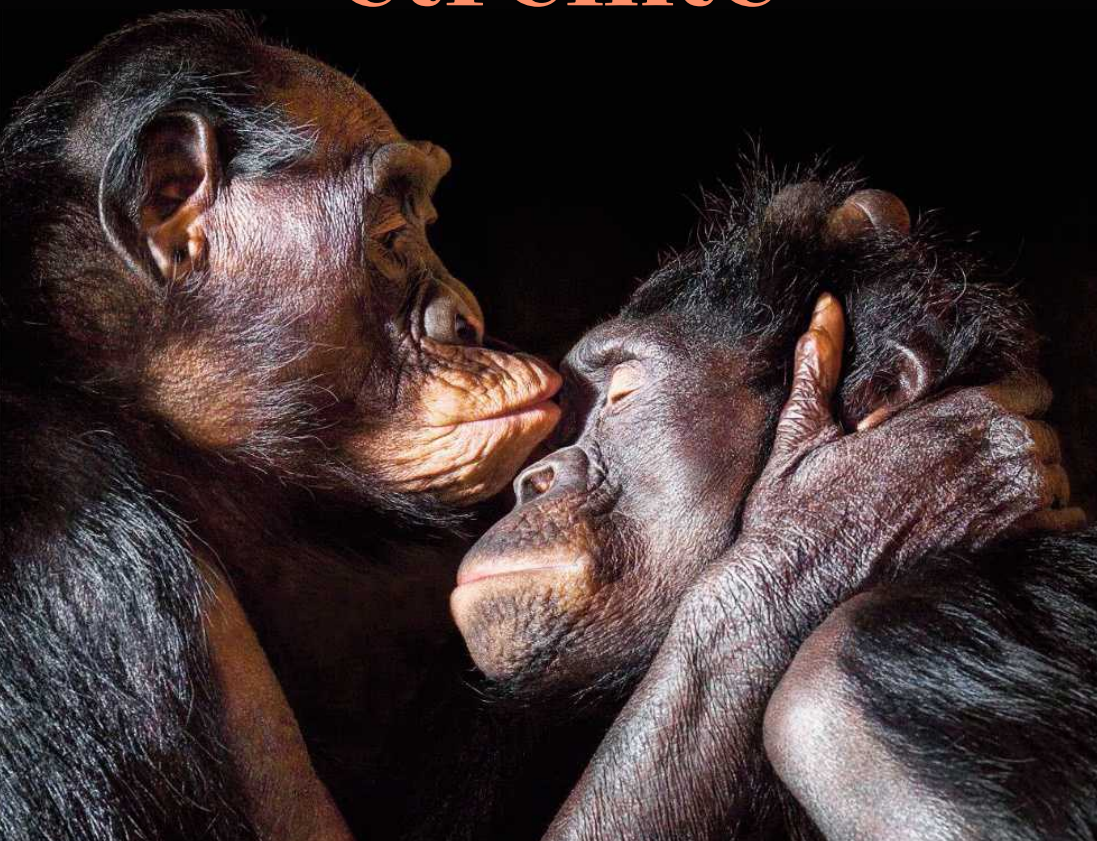


FRANS DE WAAL

La dernière étreinte



Le monde fabuleux
des émotions animales
... et ce qu'il révèle de nous

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

La dernière étreinte

DU MÊME AUTEUR

Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?,
Éditions Les Liens qui libèrent, 2016.

Le bonobo, Dieu et nous : À la recherche de l'humanisme chez les primates,
Éditions Les Liens qui libèrent, 2013.

L'âge de l'empathie : Leçons de nature pour une société plus apaisée,
Éditions Les Liens qui libèrent, 2010.

Primates et philosophes, Éditions le Pommier, 2008.

Le singe en nous, Fayard, 2006.

De la réconciliation chez les primates, Flammarion, 2002.

Quand les singes prennent le thé : De la culture animale, Fayard, 2001.

Bonobos : Le bonheur d'être singe, Fayard, 1999.

Le Bon Singe: Les bases naturelles de la morale, Fayard, 1997.

Frans de Waal est un éthologue et primatologue américano-néerlandais. Après son doctorat en biologie, obtenu à l'université d'Utrecht en 1977, il a étudié pendant six ans la colonie de chimpanzés du Burgers Zoo d'Arnhem, puis est parti pour les États-Unis. Son premier livre destiné au grand public, *La Politique du chimpanzé*, comparait les intrigues et manœuvres de séduction des chimpanzés en lutte pour le pouvoir à celles de nos politiciens. Depuis, de Waal n'a cessé d'établir des parallèles entre les comportements des primates et ceux des humains. Ses livres, traduits en plus de vingt langues, ont fait de lui l'un des biologistes les plus connus dans le monde.

En découvrant la réconciliation chez les primates, de Waal a inauguré les recherches sur le règlement des conflits entre animaux. Il a reçu le prix du livre 1989 du *Los Angeles Times* pour *De la réconciliation chez les primates*. Ses articles scientifiques ont paru dans des revues comme *Science*, *Nature*, *Scientific American*, et des publications spécialisées dans l'étude du comportement des animaux et de la cognition animale. Ses centres d'intérêt les plus récents sont la coopération, l'émotion et l'empathie animales, ainsi que les origines évolutives de la morale humaine.

De Waal est professeur de la chaire C. H. Candler au département de psychologie de l'université Emory, directeur du Centre des Chaînon vivants [Living Links Center] au Centre national Yerkes de recherche sur les primates d'Atlanta et professeur éminent à l'université d'Utrecht. Il est membre, de longue date, du conseil d'administration de Chimp Haven, le refuge national des chimpanzés, qui remet en liberté d'anciens chimpanzés de laboratoire sur de grandes îles boisées en Louisiane. Il a été élu à la National Academy of Sciences des États-Unis et à l'Académie royale néerlandaise des arts et des sciences. La revue *Time* l'a inscrit en 2007 sur sa liste des « 100 personnalités les plus influentes du monde actuel », et la revue *Discover* l'a fait figurer en 2011 parmi les « 47 grands esprits de la science » (de tous les temps).

Frans de Waal vit avec son épouse, Catherine, à Smoke Rise en Géorgie (États-Unis).

Frans de Waal

La dernière étreinte

*Le monde fabuleux des émotions animales...
et ce qu'il révèle de nous*

Dessins et photographies de l'auteur

Traduit de l'anglais par
Cécile Dutheil de la Rochère

LES LIENS QUI LIBÈRENT

Tous les dessins sont de l'auteur. Toutes les photos sont fournies par l'auteur, à l'exception de la photo d'un bonobo en consolant un autre au sanctuaire de Lola ya Bonobo, en République démocratique du Congo (photo 12, avec l'aimable autorisation de Zanna Clay) et de celle sur laquelle l'auteur tient un bébé chimpanzé dans ses bras en 1979 (photo 14, avec l'aimable autorisation de Desmond Morris).

Photographie de couverture : DR

Titre original

Mama's Last Hug

© 2018 by Frans de Waal

© Éditions Les Liens qui Libèrent pour la traduction française, 2018

ISBN : 979-10-209-0663-2

Avec le soutien du



Pour Catherine, qui nourrit ma flamme.

Préface

Observer le comportement des autres est tellement naturel chez moi que j'en rajoute peut-être. Je ne m'en étais jamais rendu compte, jusqu'au jour où, en rentrant du collège, j'ai raconté à ma mère ce que j'avais vu dans le car. Je devais avoir 12 ans. Une fille et un garçon s'embrassaient goulûment, une habitude d'adolescents qui me répugnait, bouches ouvertes, mouillées et plaquées l'une contre l'autre. En soi, ça n'avait rien d'exceptionnel – sauf que, juste après, j'ai vu que la fille mâchait un chewing-gum, alors qu'avant seul le garçon en mastiquait un. J'étais perplexe, mais j'ai compris. Cela illustrait le principe des vases communicants. Ma mère, elle, était moins emballée par mon anecdote. Manifestement troublée, elle m'a demandé d'arrêter de scruter les gens aussi attentivement, parce que ce n'était pas très poli.

Aujourd'hui, mon métier consiste à observer. Non que je remarque la couleur d'une robe ou si un homme porte une perruque. Cela ne m'intéresse pas le moins du monde. Ce qui me fascine, c'est le langage du corps, l'expression des émotions et les dynamiques sociales – des éléments qui se ressemblent tellement chez les hommes et les autres primates que mon expertise

s'applique aux uns comme aux autres, même si je me concentre sur les seconds. Quand j'étais étudiant, j'avais un bureau qui donnait sur la colonie de chimpanzés d'un zoo. Aujourd'hui, et depuis vingt-sept ans, je suis chercheur au Centre national Yerkes de recherche sur les primates, à Atlanta, et je bénéficie d'un poste d'observation aussi bien situé. Mes chimpanzés vivent dans une station de recherche en plein air, et il leur arrive de s'agiter et de faire un tel raffut que tout le monde se précipite à la fenêtre pour profiter du spectacle. Vu de l'extérieur, on dirait la mêlée chaotique d'une vingtaine de bêtes poilues braillant et hurlant, alors qu'il s'agit d'une société très organisée. Chaque grand singe est reconnaissable à son visage, même uniquement à sa voix, et nous savons ce que chacun nous réserve. Sans cette reconnaissance des formes, l'observation serait imprécise et hasardeuse. C'est comme si vous regardiez un sport que vous n'avez jamais pratiqué et dont vous ne savez pas grand-chose. Du reste, je déteste la façon dont la télévision américaine couvre les matches de football internationaux : la plupart des commentateurs ont découvert le foot sur le tard et ne comprennent rien aux tactiques de base. Ils n'ont d'yeux que pour le ballon et loupent tous les moments les plus importants. C'est ce qui se passe quand la reconnaissance des formes est insuffisante.

Il est essentiel de ne pas se limiter à la scène centrale. Imaginons qu'un chimpanzé mâle en intimide un autre en lui jetant des pierres ou en chargeant à deux doigts de lui : vous devez vous obliger à quitter les chimpanzés des yeux pour regarder ce qu'il se passe à la périphérie. C'est là que de nouvelles hypothèses peuvent naître. J'appelle cela l'observation holistique : la prise en compte d'un contexte plus large. Le meilleur copain du chimpanzé menacé a beau être assoupi dans un coin, vous n'avez pas intérêt à l'ignorer. S'il se réveille et arrive au milieu de la scène, la situation risque de basculer. Toute la colonie le comprend. Une des femelles pousse un cri pour annoncer le déplacement, et les mamans serrent contre elles leur plus jeune rejeton.

Préface

Une fois l'agitation retombée, il ne s'agit pas de tourner les talons, mais de garder à l'œil les principaux acteurs. Ils n'en ont pas fini. Une des premières scènes de réconciliation dont j'ai été témoin, sur un millier au moins, m'a pris de court. Peu après un affrontement entre deux mâles rivaux, j'ai vu ces derniers se diriger l'un vers l'autre, dressés sur leurs membres inférieurs, les poils complètement hérissés, ce qui doublait leur taille. Ils se toisaient d'un air tellement farouche que j'ai cru que les hostilités allaient recommencer. Arrivé suffisamment près, l'un d'eux s'est brusquement retourné pour présenter son derrière à l'autre. Lequel a réagi en pansant soigneusement la zone de son anus avec des bruits de succion et des claquements de dents appuyés pour montrer qu'il était dévoué à sa tâche. Comme le premier mâle voulait lui rendre la pareille, ils se sont retrouvés dans une curieuse position 69 qui leur a permis de se toiletter le derrière en même temps. Ils ont fini par se détendre, avant de se retourner pour frotter leurs visages l'un contre l'autre. La paix était restaurée.



Figure 1. *Quand ils se réconcilient après un affrontement, les chimpanzés mâles ont hâte de toiletter le derrière de leur rival, ce qui peut donner lieu à un 69 si les deux s'y mettent ensemble.*

C'est vrai, le choix de la zone anale peut paraître étrange, mais n'oubliez pas que le français (comme beaucoup d'autres langues) a des expressions comme «lécher le cul de quelqu'un», qui ne viennent pas de nulle part. Certaines personnes vomissent ou ont soudain la diarrhée quand elles paniquent. Nous disons que quelqu'un «fait dans son froc» quand il est terrorisé, ce qui arrive aussi chez les grands singes – sans le froc. Les issues corporelles sont porteuses d'informations critiques. Longtemps après un accrochage, il arrive qu'un chimpanzé mâle aille exactement là où son rival était assis dans l'herbe et se penche pour flairer l'endroit. La vue est un sens aussi dominant chez les chimpanzés que chez nous, mais l'odorat joue un vrai rôle crucial, y compris dans notre espèce. Des caméras cachées ont montré que deux personnes qui se serrent la main ont tendance à reniffler ensuite chacun la sienne, surtout après un contact avec un individu du même sexe. L'air de rien, nous ramenons la main vers notre visage pour tâcher de saisir une bouffée chimique qui nous informerait sur l'humeur de l'autre. Nous le faisons inconsciemment, comme beaucoup de gestes qui nous rapprochent des autres primates. Néanmoins, nous imaginons que nous sommes des acteurs rationnels et que nous savons ce que nous faisons, alors que les autres espèces seraient des automates. Les choses ne sont pas si simples, au contraire.

Cette ressemblance repose essentiellement sur les émotions qui nous portent et qui cherchent à prendre le dessus, de la colère à la peur, en passant par le désir sexuel et l'affection. Nous sommes constamment en lien avec nos sentiments et ceux des autres; il n'empêche : pour tout observateur, les émotions et les sentiments ne sont pas la même chose. Nous avons tendance à les assimiler, alors que les sentiments sont des états intérieurs subjectifs qui, *stricto sensu*, ne sont connus que de celui qui les éprouve. Je sais quels sont mes sentiments à moi. Je ne sais pas quels sont les

Préface

vôtres, à part ce que vous m'en dites. Les sentiments se communiquent par le langage. Les émotions, elles, sont des états du corps et de l'esprit qui induisent un certain comportement. Déclenchées par certains stimuli et accompagnées par des changements de comportement, elles sont repérables de l'extérieur d'après l'expression du visage, la teinte de la peau, le timbre de la voix, tel geste, telle odeur et ainsi de suite. Vous devez prendre conscience de ces modifications pour qu'elles deviennent des sentiments. C'est pourquoi nous montrons nos émotions, mais nous parlons de nos sentiments.

Prenez la réconciliation, par exemple. Définie comme un rapprochement amical après un affrontement, c'est une interaction émotionnelle qui peut être évaluée. Il suffit d'avoir un peu de patience pour voir ce qu'il se passe entre les ex-adversaires. En revanche, les sentiments qui accompagnent ces retrouvailles – contrition, pardon, soulagement – ne vous sont accessibles que si vous les avez expérimentés. Vous soupçonnez peut-être tels sentiments chez les autres, mais vous n'en êtes pas sûr, même s'il s'agit de membres de votre espèce. Ainsi, les gens ont beau affirmer avoir pardonné à quelqu'un, peut-on se fier à cette information ? Très souvent, en dépit de ce qu'ils disent, ils reviennent sur l'affront en question à la moindre occasion. Les êtres humains ont une connaissance imparfaite de leurs états intérieurs ; ils se trompent et trompent souvent leur environnement. Nous sommes particulièrement doués pour faire semblant d'être heureux, refouler des craintes ou nous fourvoyer en amour. Voilà pourquoi je préfère travailler avec des créatures qui ne sont pas douées de la parole. Certes, je suis obligé de deviner leurs sentiments, mais je ne suis pas induit en erreur par ce qu'elles me racontent.

L'étude de la psychologie humaine repose largement sur des questionnaires qui insistent sur des sentiments dont chacun doit rendre compte, et beaucoup moins sur des comportements réels.

Je milite pour l'inverse. Il faut observer les relations sociales telles quelles. Je vais vous donner un exemple en vous emmenant dans un colloque important qui a eu lieu en Italie. À l'époque, j'étais un jeune chercheur et je devais intervenir sur la façon dont les primates surmontent les conflits. Je ne m'attendais certainement pas à en avoir un parfait exemple humain sous les yeux. Il y avait un scientifique qui se comportait comme jamais je ne l'avais vu auparavant, et comme rarement je l'ai vu depuis. Son attitude était due non seulement à sa réputation, mais à son usage de l'anglais, sa langue maternelle. Dans les symposiums internationaux, les Américains et les Britanniques ont tendance à interpréter le privilège unique de pouvoir s'exprimer dans leur propre langue comme une preuve de supériorité intellectuelle. Étant donné que personne n'ose s'opposer à eux dans un anglais bancal, ils sont rarement démentis.

Le colloque comprenait une série de conférences. À la fin de chacune, ce fameux chercheur bondissait du premier rang, montait sur l'estrade et prenait le micro de l'intervenant pour expliciter ce qu'il venait de dire. Dès que les applaudissements faiblissaient, il exposait son point de vue. C'était d'une prétention inouïe. Les gens commençaient à en avoir assez, même s'il était difficile d'en être sûr, puisque la majorité d'entre eux écoutaient l'interprète qui traduisait. En réalité, ce léger décalage de connexion linguistique les avait sans doute rendus plus sensibles à son comportement, comme quand, dans un débat télévisé, le son est coupé et qu'il est plus facile de déchiffrer le langage du corps des intervenants. Il était difficile de ne pas remarquer sa désinvolture et son manque de respect pour ses collègues.

Après l'intervention d'une chercheuse italienne, il s'est avancé et a déclaré, texto : « En fait, ce qu'elle a voulu dire... » Je ne me souviens plus du thème de sa conférence, mais la chercheuse a fait une drôle de tête, et le public s'est mis à siffler et à huer,

Préface

avec un décalage de trente secondes. Aujourd'hui, on parlerait de *mansplaining**. La stupeur évidente de notre chercheur montrait qu'il n'avait pas su interpréter la réaction du public. Il pensait que son coup de force était passé comme une lettre à la poste. Perturbé, voire humilié, il est très vite descendu de l'estrade.

J'ai continué à observer les deux intervenants alors qu'ils s'asseyaient dans la salle. Moins d'un quart d'heure plus tard, le chercheur s'est approché de sa victime pour lui proposer ses écouteurs de traduction, car elle n'en avait pas. Elle a poliment accepté (alors qu'elle n'en avait peut-être pas besoin), ce qui équivalait à une offre de paix « implicite ». Je dis « implicite », parce que je n'ai repéré aucun signe montrant que le malaise avait été mentionné entre eux. Les êtres humains manifestent souvent de bonnes intentions après un affrontement (un sourire, un compliment), mais s'en tiennent à ça. Je n'entendais pas ce qu'ils se disaient, mais j'ai appris par un tiers que, à la fin des interventions, le chercheur est revenu vers sa collègue italienne et lui a avoué : « Je me suis carrément ridiculisé. » C'était une remarquable preuve de connaissance de soi, pas loin d'une réconciliation explicite.

La résolution d'un conflit entre deux personnes n'a rien d'exceptionnel, même si j'étais fasciné par celle dont je venais d'être témoin. Il n'empêche que les réactions à ma propre intervention ont été mitigées. Je débutais ma carrière de chercheur, et le monde scientifique n'était pas prêt à accepter l'idée que la réconciliation existe chez d'autres espèces. Personne ne remettait en cause mes observations – je m'appuyais sur de nombreuses données et des photos –, mais mes collègues ne savaient qu'en faire. À l'époque, les théories sur les conflits animaux se

* Néologisme de Rebecca Solnit construit avec *man* et *explaining*, décrivant la réaction d'un homme qui se croit obligé d'expliquer quelque chose à une femme parce que, en tant qu'homme, il se sent supérieur. [NdT.]

concentraient sur deux notions : gagner et perdre. Gagner, c'était bien ; perdre, c'était mal ; tout ce qui comptait, c'était de savoir qui avait accès aux ressources. Dans les années 1970, les animaux étaient des créatures dignes de Hobbes : violentes, sans cesse en rivalité, égoïstes, jamais sincèrement bonnes. Mettre l'accent sur l'idée qu'ils puissent faire la paix n'avait aucun sens. En outre, l'expression sous-entendait la présence d'émotions, ce qui était mal vu. Certains chercheurs ont réagi avec condescendance, me disant que je succombais à un angélisme qui n'avait pas sa place en science. J'étais très jeune, et, m'ont-ils expliqué, dans la nature, tout est une question de survie et de reproduction ; aucun organisme n'irait très loin en faisant la paix. Les compromis étaient bons pour les faibles. Les chimpanzés avaient beau se réconcilier vus de l'extérieur, il y avait peu de chances que ce soit par nécessité. Aucune espèce ne se comportait comme eux, c'était sûr et certain. Je travaillais sur un détail dû au hasard.

Plusieurs décennies ont passé, des centaines d'études ont été publiées, aujourd'hui nous savons que la réconciliation est un phénomène répandu parmi les mammifères sociaux, des rats aux dauphins, en passant par les loups et les éléphants, même parmi les oiseaux. C'est un comportement qui vise à restaurer les relations, à tel point que, si l'on découvrait que tel animal social ne se réconciliait pas après un conflit, on serait surpris. On aurait du mal à comprendre comment il maintient la cohésion de sa société. Malheureusement, à l'époque, je ne le savais pas et j'écoutais poliment les différents avis de mes collègues. J'avais ma petite idée en tête, cela dit, parce que j'ai toujours pensé que l'observation est plus précieuse que la théorie. La façon dont les animaux agissent dans les faits est plus importante que toute notion préconçue sur leur comportement. C'est l'avantage d'être un observateur-né : vous appliquez une méthode inductive. De même, si vous remarquez, comme Darwin dans *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux*, que d'autres primates

Préface

utilisent des expressions faciales comparables aux expressions humaines dans des situations propices aux émotions, vous pourrez difficilement ne pas évoquer leur vie intérieure. Certains primates montrent les dents en faisant un grand rictus, émettent des gloussements rauques quand on les chatouille, font la moue quand ils sont frustrés: vous avez là le point de départ de vos théories. Vous avez beau avoir telle idée sur les émotions animales, ou sur leur absence, vous êtes obligé de construire un cadre qui justifie que les êtres humains et les autres primates communiquent leurs réactions et leurs intentions par la même musculature faciale. C'est ce qu'a fait Darwin en posant l'hypothèse d'une continuité entre les hommes et les autres espèces.

Il y a pourtant un monde entre un comportement qui révèle des émotions et la façon spécifique dont les animaux, consciemment ou non, expérimentent ces états. Affirmer que l'on sait ce que les animaux ressentent n'a rien de scientifique. C'est une conjecture, mais ce n'est pas un mal en soi. Je suis d'accord pour «supposer» que les espèces qui nous sont liées ont des sentiments similaires aux nôtres, mais n'oublions pas que cela demande un véritable acte de foi. Même quand j'évoque dans les pages qui suivent l'embrassade entre Mama, la plus âgée des chimpanzés femelles du Burgers' Zoo, et Jan, un vieux professeur, je sous-entends la présence de sentiments, ce qui n'a pas lieu d'être. Je le fais parce que son comportement m'est familier et parce que le contexte est bouleversant, mais les sentiments de Mama me sont inaccessibles. Cette incertitude a toujours contrarié les gens qui travaillent sur les émotions; c'est donc un domaine de recherche jugé flou et confus par beaucoup.

La science n'aime pas l'imprécision, et elle est souvent en porte-à-faux avec le grand public quand on parle d'émotions animales. Demandez aux gens dans la rue s'ils pensent que les animaux ont des émotions, ils vous répondront: «Bien sûr!» Évidemment, leurs animaux domestiques, chiens ou chats,

éprouvent toutes sortes d'émotions que, par extension, ils attribuent aux autres animaux. Cela dit, posez la même question à des professeurs d'université, beaucoup se gratteront la tête, afficheront un air perplexe et vous demanderont de préciser ce que vous voulez dire. D'abord, comment définissez-vous les émotions? Certains seraient peut-être de l'avis de B. F. Skinner, un behavioriste américain qui défendait un point de vue mécaniste sur les animaux et excluait les émotions, lesquelles, disait-il, sont le « parfait exemple des causes fictives auxquelles nous attribuons couramment un comportement ». Aujourd'hui, il est difficile de trouver un scientifique qui nie aussi radicalement les émotions des animaux, mais beaucoup sont mal à l'aise quand ils abordent le sujet.

Les lecteurs qui, au nom des animaux, seraient blessés par le moindre doute émis à propos de leurs émotions ne doivent pas oublier que, sans la rigueur de la science, nous imaginerions toujours que la Terre est plate et que les vers émergent naturellement d'un morceau de viande qui pourrit. La science est là pour remettre en cause des préjugés courants. J'ai beau être à mille lieues du point de vue sceptique sur les émotions animales, affirmer qu'elles existent revient à dire que le ciel est bleu. Cela ne nous avance pas beaucoup. Nous avons besoin d'en savoir plus. De quel type d'émotions s'agit-il? Comment sont-elles ressenties? À quel but correspondent-elles? La peur d'un poisson est-elle la même que celle d'un cheval? Nos impressions ne sont pas suffisantes pour répondre à ces questions. Pensez à la méthode utilisée pour analyser la vie intérieure de notre espèce. Nous réunissons des sujets humains dans une pièce où ils visionnent des vidéos et jouent à des jeux munis d'un appareil qui permet de mesurer leur rythme cardiaque, la conductivité de leur peau, les contractions de leurs muscles faciaux et ainsi de suite. Puis nous scannons leurs cerveaux. Nous devons examiner les autres espèces avec la même rigueur.

Préface

J'ai un plaisir fou à suivre les déplacements des primates sauvages et, au fil du temps, j'ai visité un très grand nombre de stations de recherche à travers le monde, mais ce que ce type d'observation nous apprend a ses limites. Je me souviens d'une des scènes les plus inouïes auxquelles j'aie assisté : tout à coup, des chimpanzés sauvages, très haut au-dessus de moi, se sont mis à pousser des cris et des hurlements terrifiants. Les chimpanzés comptent parmi les animaux les plus bruyants du monde, mais j'étais tétanisé, parce que je ne comprenais pas d'où venait ce tintamarre. En fait, ils avaient capturé un pauvre petit singe *Ptilocolobus* et voulaient faire savoir qu'ils se délectaient de sa chair. Je les ai regardés se régaler en me demandant si le chimpanzé acceptait de partager parce qu'il avait largement de quoi se nourrir et s'en fichait, ou parce qu'il voulait se débarrasser de ces gueux gémissant et caressant soigneusement chaque morceau qu'il mettait dans sa bouche. Troisième possibilité : c'était peut-être de l'altruisme ; il savait que les autres rêvaient d'avoir un bout de viande. Il est impossible de répondre avec certitude si l'on s'en tient à l'observation. Il faudrait imaginer qu'on puisse changer l'intensité de la faim du propriétaire de la carcasse ou faire en sorte que les autres aient plus de mal à mendier. Serait-il toujours aussi généreux ? Seules les expériences contrôlées permettent de comprendre ce qui motive un comportement précis.

C'est particulièrement vrai en ce qui concerne les études sur l'intelligence. Si nous osons parler de la vie mentale des animaux, c'est parce que nous avons un siècle d'expériences sur la communication symbolique, la reconnaissance de soi dans un miroir, l'utilisation d'outils, la capacité de prévoir l'avenir et d'adopter le point de vue de l'autre. Ces études ont créé d'immenses trous d'air dans le mur qui sépare prétendument les êtres humains du reste du royaume animal. Il faut s'attendre aux mêmes bouleversements pour les émotions, à condition d'adopter une démarche systématique. Idéalement, il faudrait exploiter les découvertes

faites en laboratoire et sur le terrain afin de les assembler comme les différentes pièces d'un puzzle.

Les émotions sont uniques. Elles sont difficiles à saisir, alors qu'elles sont un des aspects les plus saillants de notre vie. Ce sont elles qui donnent du sens à ce que nous vivons. Les gens se souviennent bien mieux des images et des histoires chargées d'émotions que de celles qui sont neutres. Nous avons plaisir à raconter ce que nous avons fait ou voulons faire en évoquant nos émotions. Nous parlons d'un mariage romantique ou festif, d'obsèques noyées sous les larmes, d'un match réussi ou décevant, suivant son résultat. Nous avons le même travers quand nous parlons des animaux. La vidéo d'un capucin sauvage cassant des noix avec des pierres attirera beaucoup moins de clics sur Internet que celle d'un troupeau de buffles empêchant des lions d'approcher d'un buffletin. Les deux films sont aussi intéressants et impressionnants l'un que l'autre, mais seul le second nous émeut. Nous avons les yeux rivés sur les ongulés qui attrapent les prédateurs avec leurs cornes, et sur le petit qui arrive à échapper à ces derniers. Nous nous identifions au buffletin, nous entendons ses faibles mugissements, nous sommes heureux d'assister aux retrouvailles avec sa mère. Évidemment, nous oublions que, pour les lions, cette issue n'a rien de réjouissant.

Car c'est un autre point concernant les émotions : elles nous obligent à prendre parti.

Oui, les émotions sont un sujet passionnant, et je rappelle qu'elles structurent nos sociétés dans une mesure dont peu de gens ont conscience. Pourquoi tous les politiciens convoitent-ils un poste élevé, si ce n'est en vertu de la soif de pouvoir propre à tous les primates ? Pourquoi vous inquiétez-vous pour vos proches, si ce n'est en vertu des liens émotionnels entre parents et enfants ? Pourquoi a-t-on aboli l'esclavage et le travail des enfants, si ce n'est au nom de la dignité de l'homme, fondée sur les liens sociaux et l'empathie ? Pour justifier son opposition à

Préface

l'esclavage, Abraham Lincoln a expliqué avoir été désespéré à la vue d'esclaves enchaînés au cours de ses voyages dans le sud des États-Unis. Notre système judiciaire est là pour canaliser nos sentiments d'amertume et notre volonté de revanche afin d'arriver à une punition juste, et notre système public de santé puise sa source dans la compassion. Les hôpitaux (du latin *hospitalis*, «hospitalier») étaient à l'origine des organismes de bienfaisance dirigés par des religieuses, devenus beaucoup plus tard des établissements laïcs gérés par des professionnels. Les institutions et les réalisations qui nous sont chères sont inséparables de nos émotions ; elles n'existeraient pas sans elles.

Cette conviction m'a permis d'envisager les émotions animales sous un nouveau jour, non plus comme un sujet sur lequel spéculer en soi, mais comme un sujet capable de nous éclairer sur notre existence même, sur nos rêves et nos objectifs, et sur nos sociétés, hautement structurées. Compte tenu de ma spécialisation, je m'intéresserai davantage à nos amis les primates. Ce n'est pas que leurs émotions soient plus dignes d'attention. Les primates les expriment effectivement d'une façon plus proche de la nôtre, mais les émotions existent dans l'ensemble du royaume animal, des poissons aux oiseaux, en passant par les insectes et les mollusques doués d'intelligence, telle la pieuvre. Je n'appellerai pas toujours les autres espèces «les autres animaux» ou «les animaux non humains». Pour plus de simplicité, je dirai «les animaux», même si, de mon point de vue de biologiste, nous appartenons au même royaume. Nous sommes des animaux. Je ne pense pas que notre espèce soit très différente des autres mammifères sur le plan des émotions. J'aurais même du mal à isoler des émotions exclusivement humaines. C'est pourquoi je dirais qu'il faut veiller au substrat émotionnel commun entre nous et ceux avec qui nous partageons notre planète.

Chapitre 1

La dernière étreinte de Mama

Les adieux d'une matriarche

Un mois avant les 59 ans de Mama et deux mois avant les 80 ans de Jan van Hooff, ces deux hominidés d'un certain âge se sont retrouvés pour des adieux particulièrement émouvants. Mama, qui faisait partie des chimpanzés de zoo les plus âgés du monde, était émaciée et mourante. Jan van Hooff, dont les cheveux blancs tranchaient sur le rouge vif de sa parka, est le professeur de biologie qui a dirigé ma thèse il y a des années. Mama et lui se connaissaient depuis plus de quarante ans, et leurs adieux ont été filmés.

Dans la vidéo, on voit Mama couchée en position fœtale sur son lit de paille, mais elle n'a même plus la force de lever les yeux quand Jan, qui vient d'entrer dans sa cage de nuit, s'approche en poussant de petits grognements amicaux. Les gens qui, comme lui et moi, travaillent avec les grands singes imitent souvent leurs cris et leurs gestes ; nous savons que les doux grognements les rassurent. Soudain, Mama exprime une profonde joie en voyant Jan juste à côté d'elle, en chair et en os. Son visage se fend d'un immense sourire ravi, beaucoup plus expansif que le sourire de notre espèce. Les lèvres des chimpanzés sont tellement

La dernière étreinte

souples qu'ils peuvent entièrement les retrousser, et aussi les retourner. On voit non seulement les dents et les gencives de Mama, mais l'intérieur de ses lèvres. Son visage est mangé par son large sourire, et elle glapit – un son aigu et doux, réservé aux moments d'émotion intense. C'est une émotion positive, puisqu'elle cherche à prendre la tête de Jan qui se penche vers elle. Elle lui caresse doucement les cheveux, puis enroule un de ses longs bras autour de son cou pour le serrer contre elle. Elle souligne sa longue étreinte en pianotant contre la nuque de Jan, en rythme, comme les chimpanzés quand ils cherchent à calmer un petit qui geint.

C'était typique de Mama: elle a dû sentir que Jan hésitait à pénétrer sur son domaine et elle a voulu le rassurer. Elle était profondément heureuse de le voir.



Figure 2. En 2016, Jan van Hooff a rendu une dernière visite à Mama, une vieille matriarche chimpanzé, sur son lit de mort au Burgers' Zoo. Mama s'est fendue d'un immense sourire et a enlacé ce professeur, qu'elle connaissait depuis quarante ans. Quelques semaines plus tard, elle est morte.

SE RECONNAÎTRE

Cette scène d'adieux était une première absolue. Jan et Mama avaient connu je ne sais combien de séances de toilette à travers les barreaux de sa cage, mais aucune personne sensée ne pénètre dans la cage d'un chimpanzé adulte. Quelle que soit sa taille, un chimpanzé a une force musculaire très supérieure à la nôtre, et l'on ne compte plus les agressions dramatiques qui ont eu lieu. Même le catcheur le plus costaud serait démuni face à un chimpanzé adulte. J'ai demandé à Jan s'il oserait entrer dans la cage d'un autre chimpanzé du zoo, un de ceux qu'il connaît depuis presque aussi longtemps que Mama. Il m'a dit que c'était hors de question, qu'il tenait beaucoup trop à la vie. Les chimpanzés sont si versatiles que les seules personnes qui s'y risquent sont ceux qui les ont élevés; or Mama n'avait pas été élevée par Jan. Le fait qu'elle soit dans un état de grande faiblesse changeait la donne. En outre, elle avait exprimé suffisamment de sentiments bienveillants à l'égard de Jan pour qu'ils éprouvent une profonde confiance mutuelle. D'où le courage de Jan pour provoquer ce premier et dernier tête-à-tête avec la reine de la colonie du Burgers' Zoo, à Arnhem, aux Pays-Bas.

Avec le temps, j'ai fini par avoir une relation aussi complice avec Mama. C'est d'ailleurs moi qui lui ai donné ce nom, pour souligner sa position de matriarche. Malheureusement, comme je vis de l'autre côté de l'Atlantique, je n'ai pas pu participer à ces adieux. Quelques mois plus tôt, je l'avais vue pour la dernière fois. Elle a repéré mon visage de très loin dans le public et s'est dépêchée de venir m'accueillir, alors qu'elle avait du mal à avancer à cause de son arthrite. Elle est arrivée au bord de la fosse remplie d'eau qui nous séparait en poussant des cris et des grognements et en me tendant une main amicale. Les chimpanzés du Burgers' Zoo vivent sur un îlot boisé – le plus grand de tous les zoos du monde – où je les ai observés pendant environ

10 000 heures quand j'étais un jeune chercheur. Mama savait que, à la fin de la journée, quand tous les singes étaient rentrés, je venais souvent devant sa cage de nuit pour bavarder avec elle.

Ces retrouvailles régulières ont été filmées par différentes équipes. Les techniciens nous attendaient sur place avec leurs caméras et commençaient à filmer avant même que j'arrive. La colonie ne se doutait absolument pas de ce qui allait se passer, jusqu'au moment où quelqu'un montrait Mama du doigt pour être sûr que les caméras la visaient toujours. Elle était là, parfaitement à l'aise, en train de se bichonner ou assoupie, quand tout à coup elle me remarquait, ou bien entendait ma voix qui l'appelait, et alors elle bondissait en avant en poussant des grognements essoufflés. La scène était entièrement filmée, y compris mes réactions et celles de plusieurs chimpanzés, dont certains se souvenaient aussi de moi. Les gens sont toujours très impressionnés par la mémoire et l'enthousiasme de Mama.

J'avoue que ce souvenir m'inspire des sentiments mitigés. Premièrement, c'est une démarche qui entache la sincérité de ce genre de retrouvailles entre vieux copains. Deuxièmement, je ne vois pas ce qu'une telle rencontre a d'extraordinaire. Les gens qui connaissent les chimpanzés savent qu'ils ont une excellente capacité de reconnaissance faciale et une mémoire qui remonte loin, alors pourquoi s'étonner que Mama soit contente de me voir? Est-ce parce qu'on ne s'y attend pas de la part d'un animal exotique? Ou parce que ça montre qu'il y a des liens entre les membres de différentes espèces de primates? Imaginez que je rende visite à mes voisins après une année passée à l'étranger et qu'une équipe de tournage me suive partout pour voir ce qu'il se passe. Je sonne à la porte, on ouvre et on entend un concert de cris: «Ça y est, tu es revenu!» Qui s'en étonnerait?

Nous sommes impressionnés de voir que Mama se souvient de moi parce que nous, êtres humains, avons peu d'estime pour les capacités émotionnelles et mentales des animaux. Les chercheurs

qui travaillent sur l'intelligence des espèces dotées d'un gros cerveau sont habitués au regard sceptique de leurs collègues, surtout de ceux qui étudient les espèces ayant un petit cerveau, tels les rats ou les pigeons. Les seconds ont tendance à considérer les animaux comme des machines à réagir aux stimuli, mus par leurs instincts et un dressage rudimentaire ; ils ne supportent pas d'entendre parler de pensées, de sentiments et de souvenirs lointains. J'explique pourquoi leur point de vue est dépassé dans mon essai le plus récent, *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?*

La dernière rencontre entre Jan et Mama a été filmée sur un téléphone portable. Elle a été diffusée par une chaîne de télévision publique néerlandaise et commentée par Jan, très ému – on entend sa voix trembler. Les téléspectateurs de cette émission très regardée ont été bouleversés. Ils ont posté de longs commentaires sur le site de la chaîne ou écrit directement à Jan pour lui dire qu'ils avaient fondu en larmes devant leur écran. Ils étaient effondrés. C'était évidemment à cause du triste contexte, puisque, entretemps, on avait annoncé la mort de Mama. Mais aussi à cause de sa façon si humaine d'embrasser Jan, au sens littéral du terme, et de pianoter rapidement sur sa nuque avec ses doigts. L'image a été un choc pour beaucoup de gens, parce qu'ils y ont reconnu leur propre comportement. Pour la première fois, ils ont compris qu'un geste qu'ils croyaient intrinsèquement humain correspond à un type qui vaut pour tous les primates. Les détails sont souvent un excellent moyen de repérer des connexions liées à l'évolution. Soit dit en passant, ces connexions concernent 90 % des expressions humaines, du hérissément de nos quelques poils quand nous avons peur (la chair de poule) aux tapes dans le dos que l'on observe chez les hommes comme chez les chimpanzés mâles en signe de franche camaraderie. Ce geste énergique est particulièrement frappant chez les chimpanzés au printemps, quand on les sort du bâtiment où ils étaient abrités

pendant un long hiver. Trop contents de profiter de l'herbe et du soleil, ils se rassemblent en grappes en criant, en se prenant dans les bras et en se tapant dans le dos.

Il arrive que, face à ces ressemblances évidentes dues à l'évolution, nous réagissons en ridiculisant les grands singes (il suffit de voir les visiteurs de zoos imiter la façon dont ils sont censés se gratter) ou en riant comme des bossus. Nous nous moquons très facilement de nos amis les primates. Quand je donne des cours, je projette souvent des images de petits et de grands singes : quoi qu'ils fassent, le public s'esclaffe, y compris si leur comportement n'a rien d'extraordinaire. Le rire est un signe de reconnaissance, mais aussi de malaise. Les gens rient parce qu'ils sont désemparés de voir la proximité entre les singes et les hommes. Une de mes vidéos les plus regardées (plusieurs millions de fois sur Internet) montre une femelle capucin furieuse lorsqu'elle découvre qu'elle a eu droit à moins de gâteries que son compagnon pour la même tâche. Elle secoue les parois de la chambre d'essai et tape par terre, tellement agitée qu'il est difficile de ne pas y voir de la frustration à cause de ce qu'elle vit comme une injustice.

Autrefois, les gens n'éclataient pas de rire, ils étaient dégoûtés. Ce type de réaction est devenu rare, même s'il est courant d'entendre dire que les primates sont « laids », et si je choqe souvent quand je dis qu'un mâle est « beau » ou une femelle « jolie ». Il n'y a pas si longtemps encore, les Occidentaux n'avaient jamais vu de grand singe vivant. Quand les premiers ont été exposés, les gens sont tombés des nues. En 1835, le zoo de Londres a fait venir un chimpanzé mâle et l'a vêtu d'un costume marin. Il a été suivi par une femelle orang-outan vêtue d'une robe. La reine Victoria s'est déplacée pour l'occasion et a été horrifiée. Elle ne supportait pas de voir ces grands singes, qu'elle qualifiait de « douloureusement et atrocement humains ». Sa réaction reflétait celle de l'époque et venait évidemment du fait que ces animaux révèlent quelque chose de nous que nous n'avons pas envie de voir ni d'entendre.

Charles Darwin a fait comme la reine : il s'est rendu sur place et a tiré les mêmes conclusions – moins la révulsion. Au contraire. Pour lui, quiconque était convaincu de la supériorité de l'homme devait aller voir les grands singes du zoo de Londres.

Je suis sûr que, le jour où Jan est passé à la télévision en expliquant pourquoi Mama avait un statut à part et pourquoi il était allé la voir sur son lit de mort, les gens ont eu des réactions mi-figure mi-raisin. De son point de vue, la scène n'avait rien de choquant ni de comique ou surprenant. Il avait besoin de lui faire ses adieux. Par ailleurs, leur rapport n'était pas à sens unique, contrairement à ce qui arrive quand une personne s'approche d'un ours, d'un éléphant ou d'une baleine et a l'impression de ne faire qu'un avec l'animal. Dans ce type de situation, la personne est persuadée de vivre une relation exceptionnelle, elle est profondément émue, mais il y a peu de chances que ses sentiments soient partagés. Il s'agit plutôt d'un « pacte suicidaire » : d'un côté, les humains se mettent en danger, mais, de l'autre, les animaux risquent cher en cas d'issue fatale.

Cela me rappelle ce journaliste qui s'était amouraché du chimpanzé mâle d'un sanctuaire, à tel point que, lorsqu'il le regardait dans le blanc des yeux, il avait des doutes sur sa propre identité. Il disait avoir l'impression de remonter le fil de l'évolution. Il affichait un tel respect qu'il finissait par être méprisant. Comme si les derniers grands singes n'étaient que des machines à remonter le temps de l'évolution nous permettant d'accéder à notre origine ! Nous descendons d'un ancêtre qui ressemblait à un grand singe, mais il y a longtemps que l'espèce qui nous a donné naissance n'existe plus, puisqu'elle vivait il y a 6 millions d'années environ. Les descendants de cette espèce ont subi de nombreuses modifications et sont morts un par un avant de donner le jour aux seuls survivants que nous connaissons : les chimpanzés, les bonobos et notre espèce. Ces trois types d'homínidés ont une histoire aussi longue et sont aussi « évolués »

les uns que les autres. Quand nous observons un grand singe – et, inversement, quand un grand singe nous observe –, cet héritage commun se rappelle à nous. Si les grands singes sont des machines à remonter le temps pour nous, nous le sommes également pour eux.

L'histoire de Jan et Mama n'avait pas grand-chose à voir avec ces questions. Le fait qu'ils appartiennent à des espèces différentes est secondaire. Il s'agissait de la rencontre de deux membres d'espèces liées qui se connaissaient depuis très longtemps et se respectaient en tant qu'individus. Nous avons peut-être un sentiment de supériorité mentale quand nous caressons un lapin ou promenons un chien, mais cette attitude est difficilement tenable avec un grand singe. Sa vie socio-émotionnelle est trop proche de la nôtre pour que l'on puisse savoir où exactement se situe la frontière.

Je reprends ici ce que disait Donald Hebb, un neuropsychologue canadien connu pour être le père de la psychologie cognitive. Il a travaillé au centre Yerkes, le centre où je travaille actuellement, situé aux abords d'Atlanta, mais qui dans les années 1940 se trouvait encore en Floride. Donald Hebb en est arrivé à penser qu'on ne pouvait pas analyser le comportement des chimpanzés en le rangeant dans les petites cases habituelles des animaux : nourriture, toilettage, accouplement, lutte, vocalisation, gestuelle, etc. Nous sommes rassurés de pouvoir noter tout ce que font les grands singes, mais ce que révèle leur comportement est difficile à identifier. Donald Hebb pensait qu'il valait mieux analyser leur comportement en fonction de leurs émotions, que nous comprenons intuitivement :

Il manquait quelque chose à cette catégorisation qui ne manquait pas aux catégories mal définies des émotions et autres – un certain ordre, un rapport entre des actes isolés, essentiel pour comprendre un comportement.

Donald Hebb faisait allusion à une idée dominante en biologie : ce sont les émotions qui orchestrent le comportement, et elles ont évolué, parce qu'elles provoquent des réactions adaptées aux dangers, aux rivalités, aux possibilités d'accouplement, etc. En soi, elles ne servent pas à grand-chose. Avoir peur ne fait pas de bien à un organisme. En revanche, si la peur l'incite à fuir, à se cacher ou à contre-attaquer, il y a des chances qu'elle lui sauve la vie. En bref, les émotions ont évolué à cause des actions qu'elles induisent. Elles sont propices à l'action. C'est une des raisons pour lesquelles nous en avons autant en commun avec les autres primates : notre espèce survit grâce à un répertoire de comportements plus ou moins équivalent. Cette ressemblance, illustrée par les silhouettes similaires de nos corps, explique que nous éprouvions un lien profond, tacite, avec les autres primates. Notre corps reproduit si parfaitement le leur, et vice versa, que nous ne sommes jamais très loin d'une compréhension mutuelle. Jan et Mama se sont embrassés comme deux égaux, plus que comme un homme et une bête.

Vous me direz que parler d'égalité est un peu déplacé, puisque c'était un homme libre face à un grand singe en captivité. Vous n'avez pas tort. Née en 1957 dans le zoo de Leipzig, en Allemagne, Mama n'a jamais vécu en liberté. Mais elle a eu la chance de pouvoir rejoindre la première vraie colonie de chimpanzés du monde. Je rappelle que, depuis l'époque des premiers spécimens vivants qui choquaient tant la reine Victoria, on enfermait les animaux dans des cages, seuls ou à plusieurs. On pensait que les chimpanzés étaient trop violents pour vivre dans des groupes comprenant plus d'un mâle adulte, alors que les communautés naturelles comptent plusieurs mâles, parfois plus d'une douzaine. Quand il était étudiant, Jan a séjourné dans une base américaine située au Nouveau-Mexique, où la NASA préparait de jeunes chimpanzés à être envoyés dans l'espace. Sur place, il a vu qu'il était possible, mais difficile, de

faire cohabiter plusieurs grands singes dans un même lieu. Les problèmes venaient de la façon dont on les nourrissait : les fruits et les légumes étaient déposés en une seule pile, ce qui provoquait des bagarres regrettables pour la cohésion du tissu social. À la même époque, Jane Goodall, qui, en Tanzanie, ravitaillait ses chimpanzés en bananes, en a tiré la même conclusion et a cessé de leur procurer de la nourriture.

Réfléchissant à son expérience américaine, Jan a convaincu son frère Antoon – directeur du Burgers' Zoo – de réunir les chimpanzés dans un même espace en les alimentant séparément ou par petites unités familiales. L'expérience a donné lieu à la création, au début des années 1970, d'une île de près d'un hectare comprenant environ vingt-cinq chimpanzés et connue sous le nom de colonie d'Arnhem. En dépit des avertissements des experts, la colonie a prospéré et donné naissance à davantage de rejetons en bonne santé que les autres. Les grands singes des forêts africaines et asiatiques connaissant un réel déclin, les populations des zoos sont très précieuses. La colonie d'Arnhem était (et est toujours) une réussite exceptionnelle, et constitue aujourd'hui un modèle pour les zoos du monde entier.

Revenons-en à Mama : même si elle était en captivité, elle a bénéficié d'une longue vie dans un environnement social riche, avec des naissances, des morts, des rivalités de pouvoir, des amitiés, des attaches familiales – toutes les facettes de la vie d'une communauté de primates. Elle a peut-être compris que la visite exceptionnelle de Jan était due à son état, mais il est difficile de savoir si elle avait la moindre idée de sa disparition imminente. Quelle perception les grands singes ont-ils de la mort ? Si je prends Reo, un chimpanzé de l'Institut de recherche sur les primates de l'université de Kyoto, j'aurais tendance à dire qu'il n'a pas ce type de conscience. Très jeune, Reo s'est retrouvé tétraplégique à cause d'une inflammation de la colonne vertébrale. Il pouvait manger et boire, mais ne pouvait plus bouger

son corps. Pendant six mois, malgré les soins d'une équipe de vétérinaires et d'étudiants, il a continué de perdre du poids. Il a fini par guérir, mais ce qui nous intéresse ici, c'est sa réaction alors qu'il était alité. Son humeur n'avait pas changé d'un pouce. Il avait beau être entouré de personnes manifestement inquiètes, il les taquinait en leur crachant de l'eau comme avant. Il était maigre comme un clou, mais apparemment insouciant, et il n'a jamais manifesté de signes de dépression.

Nous avons parfois l'impression que des animaux ont conscience de leur finitude, quand des vaches vont à l'abattoir, par exemple, ou quand un animal domestique disparaît quelques jours avant sa mort. En réalité, il s'agit d'une projection à partir de ce que nous pressentons, nous. Les animaux le sentent-ils? Qu'est-ce qui nous permet de dire qu'une chatte qui va se terrer au sous-sol sait que sa fin est proche? Affaiblie, souffrante, elle a peut-être simplement envie qu'on la laisse tranquille. De même, alors qu'il était évident pour nous que Mama était au seuil de la mort, nous ne saurons jamais si elle-même le savait.

Elle était isolée dans une pièce, parce que les chimpanzés mâles, surtout les adolescents, se comportent souvent comme des voyous et s'attaquent à des proies faciles. La direction du zoo voulait lui éviter ce genre d'agression. La société des chimpanzés n'est pas faite pour les faibles ni les humbles. C'est justement pour ça que la position que Mama a maintenue toute sa vie est si impressionnante.

LE RÔLE CENTRAL DE MAMA

Mama avait une carrure exceptionnellement large, des bras longs et très puissants. Quand elle chargeait, elle avait l'air féroce, les poils hérissés et martelant violemment le sol. Évidemment, elle était moins musclée et moins poilue qu'un mâle, surtout sur les épaules, que les mâles gonflent quand ils veulent en

impressionner un autre. Mais elle compensait cette anatomie par une vigueur hors pair. Elle était connue pour les coups explosifs qu'elle assénait sur le grand portail métallique de l'enclos. Elle plantait ses deux poings dans le sol, bien écartés, balançait son corps entre ses bras et donnait un coup assourdissant contre la porte avec ses deux pieds. C'était sa façon de dire qu'elle était furieuse et qu'il valait mieux ne pas l'énerver davantage.

Le rôle dominant de Mama venait non seulement de son physique, mais de son personnage. On aurait dit une vieille dame qui en avait vu d'autres et à qui on ne la faisait pas. Elle imposait un tel respect que, la première fois que je l'ai regardée droit dans les yeux, de l'autre côté du fossé rempli d'eau autour de l'îlot, je me suis senti tout petit. Elle hochait calmement la tête en vous fixant de façon que vous sachiez qu'elle vous avait repéré. Jamais je n'avais vu un tel aplomb ni une telle sagesse chez une espèce, à part la mienne. Son regard dégageait quelque chose de plus ou moins amical : elle vous acceptait et vous aimait bien, du moment que vous ne la cherchiez pas. Elle avait même un certain sens de l'humour. Les chimpanzés ont un visage rieur, particulièrement manifeste quand ils jouent et batifolent, mais je l'ai aussi remarqué dans des circonstances plus insolites, par exemple quand un mâle haut placé accepte d'être pourchassé par un très jeune chimpanzé contrarié. L'«éminence» de la colonie court pour échapper au petit monstre en affichant une expression espiègle, comme si l'absurdité de la situation l'amusait. J'ai surpris la même expression chez Mama après la résolution inattendue d'une situation tendue, un peu comme nous après la chute d'une blague.

Un jour, un de mes collègues, Matthijs Schilder, était en train de tester les réactions des chimpanzés face aux prédateurs. Il avait mis un masque de panthère et s'était caché dans les buissons, près du fossé qui entoure l'île des grands singes. Les chimpanzés ne l'avaient pas vu se cacher. Tout à coup, il a levé sa

tête masquée, comme s'il y avait un félin guettant dans les frondaisons. Les chimpanzés, toujours aux aguets, ont réagi au quart de tour, paniqués et furieux. Ils ont bondi en lui balançant des bouts de bois et des pierres avec des hurlements rageurs. C'est exactement la réaction des chimpanzés sauvages, qui ont une peur bleue des léopards la nuit, mais n'arrêtent pas de les harceler le jour. Matthijs a réussi tant bien que mal à éviter leurs projectiles, avant de changer de cachette. Plusieurs affrontements se sont ensuivis. Enfin, il s'est redressé en retirant son masque. La colonie s'est tout de suite calmée, mais Mama est la seule dont l'expression est passée peu à peu de la colère et de la peur au rire – la bouche mi-ouverte et les lèvres relâchées, couvrant à peine ses dents. Elle a maintenu cette expression un moment, comme si elle avait compris que c'était une farce que leur avait faite Matthijs.

Mama avait de bons rapports avec les chimpanzés, mâles et femelles, et elle bénéficiait d'un réseau de soutien unique. C'était une diplomate-née. Elle n'hésitait pas à exiger la même loyauté des autres, par exemple quand elle prenait parti face à deux mâles luttant pour le pouvoir. Elle s'engageait pour l'un ou l'autre et ne supportait pas que les femelles aient une autre préférence. Celles qui intervenaient en faveur du « mauvais » rival devaient lui rendre des comptes plus tard dans la journée. On aurait dit qu'elle faisait la claque pour son candidat préféré.

De ce point de vue-là, elle ne faisait qu'une seule exception : sa grande amie Kuif, également connue sous le nom de Gorilla, que j'ai évoquée dans d'autres livres à cause de son visage complètement noir. C'était pourtant un chimpanzé, dont la carrure était un peu moins large que celle de Mama. Elle était née dans le même zoo qu'elle, venait donc du même environnement, et toutes deux entretenaient un lien extrêmement solide, qui s'est maintenu jusqu'à la mort de Kuif, quelques années avant celle de Mama. Je n'ai jamais été témoin du moindre accroc entre elles.

Elles se faisaient souvent mutuellement la toilette et se défendaient systématiquement si l'une ou l'autre avait des ennuis. Kuif était la seule à pouvoir s'opposer aux desiderata de Mama sans en subir les conséquences. Elle avait un faible pour un mâle qui n'avait pas les faveurs de Mama, mais celle-ci fermait les yeux, comme si de rien n'était. Leurs divergences étaient rares, et la plupart du temps Mama et Kuif se serraient les coudes. Tout le monde savait que s'en prendre à l'une attirerait automatiquement l'autre. Elles étaient solidaires, quoi qu'il arrive, et hurlaient en s'embrassant au sens propre chaque fois qu'il y avait une émeute.

Non seulement Mama était un personnage central de la colonie, mais elle jouait le rôle d'agent de liaison avec nous, les humains. Elle avait construit de vraies relations avec ceux qu'elle aimait ou estimait importants. Elle avait beaucoup de respect pour le directeur du zoo, par exemple. Son rapport privilégié avec moi était plutôt de son fait. Nous avions souvent des séances de toilettage de part et d'autre des barreaux de sa chambre, qu'elle partageait avec Kuif. Autant ma relation avec elle était facile, autant il fallait que je sois vigilant avec Kuif, qui essayait régulièrement de me provoquer. Elle me cherchait. Les chimpanzés jouent constamment à prouver qu'ils sont plus forts, à tester les limites de leur pouvoir ou du vôtre, et Kuif essayait parfois de me choper à travers les barreaux. Elle ne s'y risquait que si Mama était à côté d'elle, parce qu'elle savait que sa copine était dans son camp. Dans ce cas-là, la meilleure tactique est de garder son sang-froid et de ne pas en rajouter. Sinon, on risque l'escalade. Avec le temps, mes rapports avec Kuif se sont nettement améliorés. Je suis devenu son être humain préféré, parce que je l'ai aidée à élever le seul de ses petits qui a survécu.

Comme elle n'avait pas assez de lait, elle avait perdu plusieurs bébés. Les nouveau-nés ne pouvaient pas se développer et dépérissaient. Chaque fois qu'un bébé mourait, elle sombrait dans

une grave dépression, se balançant sur place, se recroquevillant en s'entourant de ses bras, refusant de se nourrir et poussant des cris déchirants. Elle était vraiment au bord des larmes, car, même si nous sommes les seuls primates à en verser, elle se frottait énergiquement les yeux avec le dos de ses deux poings, comme les enfants après une crise de sanglots. Elle souffrait peut-être d'une irritation des yeux, mais je ne l'ai vue faire ce geste que dans les circonstances qui sont celles où les humains pleurent. Un jour, en la voyant si triste, j'ai décidé de lui apprendre à nourrir son prochain bébé au biberon. J'imaginai déjà les difficultés : les mères grands singes sont tellement possessives qu'elle ne m'autoriserait jamais à lui retirer son bébé. Il faudrait qu'elle lui donne elle-même le biberon. L'idée était audacieuse, personne n'avait jamais tenté le coup.

Jusqu'au jour où une autre solution s'est présentée. Un nouveau bébé est né dans la colonie. Sa mère était sourde. Nous lui avons plusieurs fois offert la possibilité d'élever seule sa progéniture, mais elle avait du mal, parce qu'elle n'entendait pas les faibles vagissements des nourrissons, qui sont un signe de satisfaction ou d'inconfort. Ce type de vocalisation sert à aiguiller le comportement de la mère. Pour éviter un nouvel échec, aussi difficile à vivre pour cette mère que les siens l'étaient pour Kuif, nous avons décidé de lui retirer son dernier né dès la naissance. Nommé Roosje («Petite Rose» ou «Rosette»), le bébé devait être adopté par Kuif. Nous étions en quelque sorte ses tuteurs le temps que Kuif apprenne à tenir le biberon. Il a fallu plusieurs semaines d'entraînement avant de pouvoir déposer le bébé sur la paille de la chambre de Kuif. Elle ne l'a pas tout de suite pris dans ses bras. Elle s'est approchée des barreaux derrière lesquels le soigneur animalier et moi attendions. Elle nous a fait un baiser à chacun en regardant successivement Roosje et nous, comme pour nous demander la permission. Prendre le bébé d'une autre est mal vu chez les chimpanzés. Nous l'encourageons en

agitant la main dans la direction du bébé, comme pour lui dire : « Vas-y, il est à toi ! » Elle a fini par le prendre, et très vite nous avons découvert une maman exceptionnellement attentionnée et protectrice, qui a élevé Roosje comme nous l'espérions. Elle est même devenue une championne du biberon, qu'elle retirait pendant quelques secondes quand Roosje avait besoin de faire un rot, ce que personne ne lui avait jamais appris.



Figure 3. *J'ai appris à Kuif, une femelle chimpanzé, à donner le biberon à sa fille adoptive, Roosje. Elle tenait parfaitement le biberon de lait, qu'elle retirait çà et là pour que Roosje respire ou fasse un rot.*

Cette adoption m'a valu des démonstrations d'affection inouïes de la part de Kuif chaque fois qu'elle me voyait. Jamais un grand singe, où qu'il soit, n'a réagi à ma présence comme si j'étais le fils prodigue, cherchant à me prendre les deux mains et gémissant, désespéré, quand j'essayais de partir. Par ailleurs, les cours de biberon ont permis à Kuif de nourrir non seulement Roosje, mais un certain nombre de ses propres enfants.

Elle m'en a toujours été reconnaissante, d'où son accueil si chaleureux quand j'arrivais devant la chambre qu'elle partageait avec Mama. Ces expériences justifient aussi que j'évoque une gamme d'émotions allant du chagrin à l'affection, en passant par la reconnaissance et la crainte, car c'est ce que j'ai éprouvé quand je m'occupais de Mama ou de Kuif. Nous le faisons entre êtres humains, et Donald Hebb le recommandait pour parler des grands singes : nous décrivons tel ou tel comportement en évoquant les émotions qui l'accompagnent.

Quand je travaille, cependant, j'essaie d'éviter ce genre de caractérisation, parce qu'il vaut mieux ne pas se fier à ses impressions pour analyser un comportement avec un regard objectif. Il y a plusieurs moyens d'y arriver. Le plus simple est de décrire le comportement des grands singes quand ils sont entre eux plutôt que quand ils interagissent avec nous. J'ai passé beaucoup de temps à réunir les données nécessaires, travaillant essentiellement sur l'organisation politique des colonies. Mon but était d'analyser les rivalités entre mâles pour des questions de rang, le rôle de médiation des femelles dominantes, comme Mama, et les différentes façons de surmonter les conflits.

Pour y parvenir, il a fallu que je m'intéresse à la hiérarchie sociale et à l'exercice du pouvoir, des thèmes qui, à l'époque, étaient controversés. C'était les années 1970, l'heure de gloire du *flower power*. Nous étions jeunes, plus ou moins anarchistes, farouchement en faveur de la démocratie et méfiants vis-à-vis des autorités qui dirigeaient l'université (on les appelait « mandarins », comme les bureaucrates de la Chine impériale). La jalousie sexuelle était jugée dépassée, et toute espèce d'ambition, suspecte. Hélas pour moi, la colonie de chimpanzés que j'étudiais trahissait toutes ces tendances « réactionnaires » à la puissance 1 000 : goût du pouvoir, arrivisme et jalousie.

J'avais les cheveux qui me descendaient jusqu'aux épaules, j'écoutais des chansons un peu sirupeuses, comme *Strawberry*

Fields Forever et *Good Vibrations*, mais c'est là que j'ai vraiment ouvert les yeux. Premièrement, en tant qu'être humain, j'étais sidéré par les ressemblances avec nos cousins les plus proches. Je traversais la phase que connaît tout primatologue, celle du : «Si ça, c'est un animal, je suis quoi, moi?» Deuxièmement, je faisais partie d'une joyeuse bande de hippies, et je constatais chez les grands singes des comportements courants dénoncés par les gens de ma génération. Loin de leur permettre d'influencer mon regard sur les grands singes, j'ai commencé à avoir une vision plus juste de mes camarades. Au fond, cela revenait aux fondamentaux de l'observation : la reconnaissance des formes. Peu à peu, je découvrais les manœuvres cachées pour décrocher tel ou tel poste, les coalitions qui se forment, les intrigues pour obtenir des faveurs, l'opportunisme politique, et ce dans mon propre environnement. Je ne parle pas exclusivement de la génération qui précède la mienne. Les mouvements étudiants avaient leurs mâles alpha, leurs luttes de pouvoir, leurs groupies et leurs jalousies. Pire encore, plus nous étions proches, plus la jalousie sexuelle pointait sa tête hideuse. Mes recherches sur les grands singes me donnaient la distance idéale pour identifier ces tendances ; pour qui se donnait la peine de les observer, elles étaient claires comme le jour. Les leaders ridiculisaient et isolaient tous ceux qui les menaçaient et piquaient les copines des autres, alors qu'ils prêchaient les bienfaits de l'égalitarisme et de la tolérance. Il y avait un hiatus énorme entre ce que ma génération, dans ses discours politiques enflammés, prétendait être, et son comportement réel. Nous étions complètement dans le déni !

Mama, elle, était honnête. Elle avait le pouvoir et elle l'exerçait. Au début, elle dominait même trois mâles adultes qui avaient été introduits dans la colonie relativement tard. Découvrant les relations de pouvoir existantes, ils étaient évidemment désavantagés, et ils ont mis un certain temps à s'y faire. Mama avait un œil sur tout le monde et n'hésitait pas à recourir à la force pure